Zeitschrift: Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Herausgeber: École fédérale de gymnastique et de sport Macolin

Band: 29 (1972)

Heft: 9

Artikel: Le sport, le cinéma et la vie [quatrième partie]

Autor: Naudin, Pierre

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-997164

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le sport, le cinéma et la vie (IV)

Pierre Naudin

La défaite et la réussite

Avec l'Air de Paris, qui sortit sur les écrans parisiens en octobre 1954, Marcel Carné a voulu faire un film sportif et sentimental. Il se renseigna — superficiellement — sur la vie des boxeurs, et son «reportage», pour si sommaire qu'il soit, pouvait se comparer, quant à certaines scènes, à celui, pourtant plus efficient, de Robert Wise, le réalisateur de Nous avons gagné ce soir (The set up), antérieur à celui de Marcel Carné, où il s'agissait de nous montrer l'ambiance des combats de second ordre, des vestiaires misérables et des bistrots où, pour la première fois, l'intrigue se bornait à nous décrire les préliminaires d'un match, ce match et ses conséquences immédiates. Aucune concession sentimentale n'était faite au goût du public.

Jean Gabin et Roland Lesaffre: Les comédiens s'entraînent.

Il existe des similitudes entre les deux bandes, bien que celle de Carné explique les débuts d'un futur champion alors que celle de Robert Wise raconte la fin d'un pugiliste vieilli, blasé, «foutu», combattant pour des cachets misérables, et rêvant toujours d'avoir au moins une dernière fois son nom en vedette.

Comme son confrère américain, Marcel Carné s'est efforcé de restituer à l'écran, par le truchement d'une histoire de boxe, la condition ouvrière de certains adolescents; et ses rues mornes, la répugnante chambre où loge André Ménard (Roland Lesaffre, le futur champion) de même que la salle où Victor Le Garrec (Jean Gabin) entraîne une douzaine de boxeurs, toutes les vues qu'il en fournit, simples, exactes, possèdent d'indéniables qualités. Jamais film français n'avait peint avec une telle âpreté la condition sociale d'un adolescent livré à ses désillusions et à ses rêves.

Le décor étant en place, on pouvait augurer beaucoup de ce film. On déchantait dès qu'André Ménard, après avoir fait la connaissance de Le Garrec dans un bistrot (une fois de plus !) adhérait au club qu'il dirigeait. En vérité, il s'agit plutôt d'une adoption que d'une adhésion: quittant le bouge où il vit, le garçon vient habiter chez son manager, suscitant l'indignation fort légitime, puis la jalousie de Mme Le Garrec (Arletty). Sa vie, du jour au lendemain, se transforme: il était terrassier, il sera commis-épicier; il faisait un repas sur deux, il mangera désormais à sa faim.

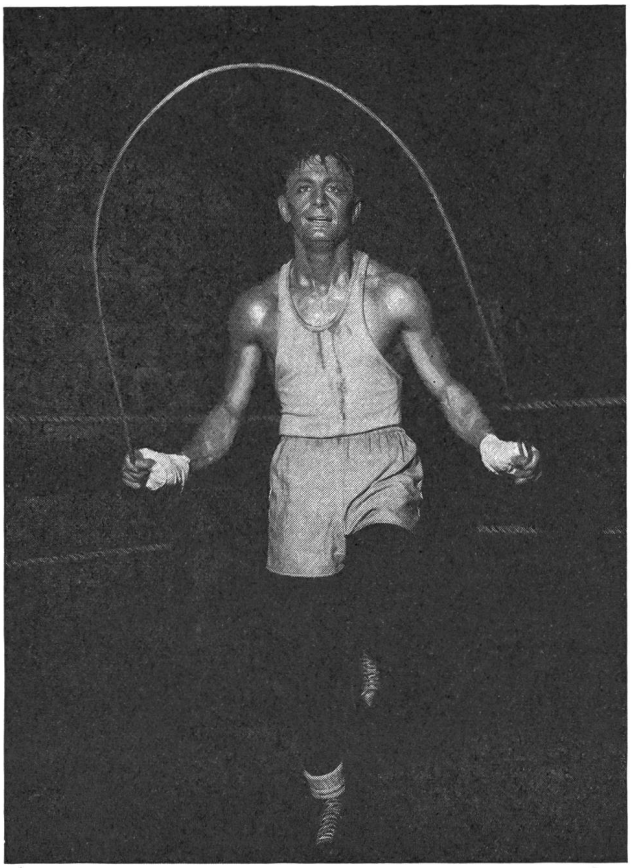
Un club sportif est une association de camarades: on y fait du sport mais aussi on y discute, on chahute, et plus on s'y apprécie, plus on s'acharne à en défendre les couleurs ou la renommée lors des compétitions. Le club de Le Garrec fait penser à un quai de gare: on y va, on y vient, on s'y bouscule même, sans toutefois s'y parler. Hormis une courte scène d'entraînement, Ménard y est constamment seul. On ne voit ses coéquipiers que lors de son principal combat et l'on s'étonne — puisqu'ils n'ont eu absolument aucun contact — que ces bruyants garçons aient tant d'amitié pour André (Dédé) et que l'attachement de leur manager à ce nouveau venu les ait laissés indifférents. Aucun sportif n'aurait admis le favoritisme outrancier de Le Garrec à l'égard du protégé que déteste sa femme !

Abandonnant le ring où son poulain vient de décrocher une victoire in extremis, Marcel Carné entraîne le spectateur à la suite d'une jeune femme entretenue, «follement» amoureuse du vainqueur, ce qui nous vaut une peinture du «grand monde», si noire et si caricaturale que l'on se demande comment le film pourra récupérer un semblant d'équilibre. L'histoire du «petit boxeur-prolétaire» adorant la «grande dame blasée», qui n'est qu'une détestable arriviste, est d'une bêtise qui fit sans doute, en son temps, larmoyer les lectrices des hebdomadaires de feu M. Del Duca, grand maître de la presse du cœur, lequel finançait le film. On n'éprouvait qu'une hâte après avoir assisté à ces scènes absurdes: celle de retrouver Gabin - Le Garrec, qui alors, maîtrisant son grand talent, n'était pas enclin à se pasticher de film en film, comme il le fait désormais. Qu'il conseillât ou gourmandât son boxeur, Gabin était vrai, aussi vrai que le vétéran de Rue des Prairies, où il jouait un père de famille qui encourageait son fils (Claude Brasseur) à «faire» une carrière de coureur cycliste professionnel.

Le thème de l'amitié du manager et de son élève contre l'amour (amour de Ménard et de sa belle, mais aussi de Mme Le Garrec et de son mari) pouvait donner au film une humanité, une vérité, une authenticité même. Hélas, il n'était qu'esquissé ! Et puis, importait-il tellement que Mme Marie Daems (Corinne) fût une antiquaire très fortunée, «protégée» par un vieux beau, et qu'elle fréquentât surtout des pédérastes pour que le roman d'André Ménard fût crédible ? Certes non ! Il eût davantage retenu l'attention si le jeune boxeur avait connu quelque petite bourgeoise dont les parents n'auraient pas toléré la mésalliance !

Si les répliques échangées par Ménard et Corinne sont d'une bêtise somme toute distrayante, les discussions,

voire les disputes du manager et de son poulain sont toujours justes. Celui-ci aime son boxeur comme s'il s'agissait d'un autre lui-même. Il veut qu'il concrétise ses propres espoirs, déçus quinze ans plus tôt, quitte à sacrifier la tranquillité de son foyer. Et je connais des dirigeants de clubs, accaparés par le sport, par le club, cette autre famille, dont les brèves apparitions au foyer suscitent des drames que l'on peut comprendre dans leur regard, quand ils n'osent pas les avouer pour soulager leur conscience.



Si Roland Lesaffre joua «juste» certaines scènes de «L'air de Paris», c'est parce qu'il était vraiment un boxeur.

La boxe, dans le cœur de Le Garrec comme dans celui de Ménard, ne représentait pas un moyen de gagner de l'argent, mais surtout une façon de satisfaire un idéal, un rêve. Mais il aurait tout de même fallu que Marcel Carné expliquât pourquoi «Dédé» Ménard avait subjugué à ce point Le Garrec. En effet, à aucun moment du film, le boxeur ne justifie la confiance que son entraîneur avait placée en lui !

Quant à l'histoire de la belle assistant au combat et en renversant, du seul fait de sa présence, l'issue catastrophique, Marcel Carné y tenait sans doute, parce qu'elle faisait partie des poncifs de la presse du cœur !

Après l'abandon du garçon par Corinne (une fin inéluctable), la scène finale: Gabin et Lesaffre rentrant au bercail, tandis que retentissent à leurs oreilles le vacarme et les cris d'un futur public massé autour d'un ring, est d'une poignante émotion. Mais quelques scènes justes, quelques bonnes répliques et d'excellents acteurs ne peuvent faire de l'Air de Paris un grand film.

Dans le Figaro du 2 octobre 1954, Claude Maurice trouva le monde chic où se mouvait Ménard si caricatural qu'il doutait de la réalité de tout le reste. Il écrivait:

«Un habitué du Central ou du Palais des Sports n'estimera-t-il pas impossible d'accorder la moindre créance à ces prétendus apprentis boxeurs et à leur sentimental entraîneur ?»

Il trouvait l'histoire d'amour incroyable, critiquait l'imagerie fade de certaines scènes destinées à contrebalancer la caricature de certaines autres.

Georges Charensol, dans Les Nouvelles littéraires, éreinta courtoisement un film qu'il aurait massacré s'il n'avait pas été signé Marcel Carné. Il écrivait:

«Là où sa responsabilité est engagée, c'est dans le choix d'épisodes d'une facilité excessive et il en est qui sont à la limite du ridicule comme celui où durant son combat, le boxeur démoralisé domine son adversaire dès qu'il voit celle qu'il aime entrer dans la salle...»

Il ajoutait:

«On me dira peut-être que cette étude du monde de la boxe est un prétexte, que Carné l'a choisi parce qu'il lui fournissait un heureux contraste avec un monde frelaté dont il a voulu faire le procès et que le véritable sujet de son film ce sont les deux visages de Paris: l'un sain, franc, direct: c'est le Paris populaire. L'autre trouble et d'une séduction inquiétante: c'est le monde des antiquaires, des grands couturiers, du monde et du demi-monde.

Mais si les milieux de la boxe sont certes pittoresques, ils sont tout de même un peu trop particuliers pour qu'ils puissent symboliser le peuple de Paris.

Quant à ceux qui, en opposition avec ces braves gens, sont peints aux couleurs les plus noires, ils sont si conventionnels que pas un instant nous ne parvenons à croire à leur réalité.»

Georges Sadoul, lui, aima ce mélodrame et le loua avec cet excès qui lui était coutumier sitôt qu'il était question du peuple dans un film, même si cette peinture populaire était fausse.

Jean Dutour, dans Carrefour, lui consacre un article assez élogieux: deux tiers d'excellent cinéma, écrivit-il, et un tiers de niaiserie. Ce qui était gentil, après tout. Mais il exagérait en écrivant:

«Enfin, il y a un merveilleux combat de boxe, en trois rounds de trois minutes (il en dure par conséquent neuf) sur un ring de banlieue, qui est une splendeur, et pour lequel je donnerais tous les matches de boxe que nous a envoyés Hollywood, même les plus réussis.»

On n'a jamais fait, on ne fera jamais aussi bien que les Américains dans ce domaine, et Jean Dutour n'avait certainement pas vu le match final du Champion, ni celui de Nous avons gagné ce soir. Ceux-là étaient vrais. Et je m'en suis rendu compte voici quatre ans lorsque, devant effectuer, pour un grand magazine parisien, une enquête sur les amateurs, j'allai un soir à Aubervilliers où étaient organisés des combats de boxe, on ne se bousculait pas: cinquante personnes étaient rassemblées autour du ring, dont une dizaine de femmes hystériques à la recherche de leur «dessert» du samedi soir, et qui voulaient, exigeaient du sang ! Il n'y avait que deux paires de gants, si bien que, dès qu'un combat était terminé, les adversaires suivants enfilaient aussitôt ces gants chauds, et sanglants. Les primes aux antagonistes les plus combatifs s'élevaient à 0 fr. 20 !

Et j'ai vu des jeunes gars de 18 à 20 ans, suppliciés par les coups, implorer qu'on arrêtât leur combat...

Cela, c'était la vérité. Mon photographe était à ce point écœuré qu'il prit là ses plus mauvais clichés... Et pourtant, il n'avait pas peur du sang et des rixes ! C'est pourquoi, face à l'œuvre pâlote, étriquée, conventionnelle de Marcel Carné, combien apparaît grand, impeccable et implacable le film de Robert Wise: Nous avons gagné ce soir (1949).

Le scénario, d'Art Cohn, tient en quelques lignes: Stocker Thompson (Robert Ryan), à 35 ans, n'a jamais atteint les sommets auxquels il rêvait dans sa jeunesse, mais c'est un honnête boxeur, qui participe loyalement aux combats que lui décroche son manager. Il ne s'est jamais couché volontairement sur un ring, aussi regimbe-t-il lorsque Tony (George Tobias), son manager, essaie de lui dire qu'il a tout à gagner en perdant son match contre Tiger Nelson (Hal Fierberling). Le manager s'en va et accepte 50 dollars, persuadé que son poulain, fort diminué physiquement, perdra le match comme ses 27 précédents combats. Et pendant que Stocker se prépare, sa femme Julie (Audrey Totter), erre dans le triste quartier de New York avoisinant le gymnase où le ring a été dressé.

Comprenant qu'une combine est tout de même intervenue entre les deux managers, Stocker se bat et gagne. Joe Little Boy (Alan Baxter), le manager de Nelson, pour se venger, fait appel à ses amis les gangsters, qui «puniront» Stocker lorsqu'il tentera de regagner son hôtel. Ils lui broieront une main à coups de briques pour l'empêcher à jamais de boxer !

Julie le retrouve à demi évanoui, et tandis qu'elle le soutient tout en attendant une ambulance, il murmure: «Tu sais, j'avais gagné ce soir...»

L'interprétation était parfaite. Quant à la photographie, elle devait être primée au festival de Cannes.

On se souvient que, dans le Carrosse d'Or, Jean Renoir avait décrit les péripéties d'une corrida simplement en nous montrant les expressions du visage d'Anna Magnani tandis que nous entendions le hourvari de l'arène. Dans Nous avons gagné ce soir, la caméra glisse un instant sur l'assistance et la vision qu'elle nous donne des amateurs de boxe est effrayante: il y a l'hystérique qui hurle sauvagement: «Kill him!»; il y a le visage suant d'un gros spectateur qui se gave de pop corn; celui de l'ancien boxeur aveugle qui, suivant le combat à l'oreille, conseille à Stocker: «Frappe aux yeux ! Frappe aux yeux». Il y a le chétif «forcené du sport» qui écoute un match de base-ball, le transistor collé à l'oreille... Il y a toute une faune abjecte, qu'il fallait avoir le courage de cadrer dans un objectif !

De ce film fait de chair et de sang, Henri Troyat, de l'Académie française, écrivit:

«Pour la première fois dans les annales du cinéma, un film de boxe ne nous retrace pas la carrière étincelante d'un champion couvert de contrats, de dollars et de jolies femmes. Pour la première fois aussi, l'atmosphère des combats modestes, des vestiaires misérables, des bars louches où s'élaborent les combinaisons pugilistiques est évoquée sur l'écran avec une authenticité saisissante. Pour la première fois, enfin, une intrigue sportive, toute simple, se trouve resserrée dans le temps au point que nous avons l'impression de suivre, minute par minute, le déroulement implacable du drame. Tout se passe, comme on dit, en une soirée. Avant, pendant et après le match. Une émotion croissante traverse les images...

Alors que, dans Le Champion, qui relatait les aventures d'un illustre boxeur, d'innombrables historiettes sentimentales venaient déparer la pureté de l'œuvre, ici aucune concession n'a été faite au goût du public pour la dentelle, le sourire fardé et l'anneau au doigt (...) Le rythme de l'ensemble est tel que, lorsque Nelson s'effondre, les spectateurs du cinéma, incapables de se contenir, éclatent en applaudissements.»

Georges Sadoul, mû par son anti-américanisme légendaire, ne vit que de la méchanceté dans ce film. Mais, à propos de cette anecdote assez sauvage, traitée avec habileté et une froide cruauté, il notait:

«Le scénariste s'est systématiquement soumis à la règle des trois unités, selon les vieilles recettes de l'ancienne école allemande; les auteurs du film ont su faire du ring, et du médiocre quartier de plaisir qui l'entoure, un vrai personnage du drame. Ils ont su aussi donner (toujours selon les traditions de l'ancien cinéma allemand) une valeur quasi métaphysique au long prologue de l'action, apparemment très dépouillé, qui est l'attente de son destin par le héros, dans un vestiaire sordide d'où partent les combattants, et où reviennent lamentables et déchirés les vaincus.

En conclusion de cet épisode, quelques phrases dégagent une leçon teintée d'un vague pascalisme: pour supporter la vie, l'homme a besoin d'un pari — sur le ciel ou sur sa chance, mais en définitive, le destin sera le plus fort. Ce destin majuscule que symbolise la fermeture rythmique d'une porte où sont écrits à la craie les noms des combattants, intelligente et habile réminiscence de la fameuse porte-tambour qui rythma jadis, symboliquement, le Dernier des Hommes, de Murnau.»

Lignes pertinentes dans un «papier» tout entier construit sur le parti-pris.

Voir et Dire la Vérité

J'ai sciemment opposé ce chef-d'œuvre à un film mineur afin de prouver, finalement, combien la critique peut être incertaine, partiale et partagée lorsqu'elle n'est pas exercée par de véritables connaisseurs du sujet qui a été traité à l'écran. En fait, les vrais sportifs, (et j'entends par là ceux qui pratiquent effectivement le sport et en ont éprouvé les sentiments et les sensations dans leur esprit et dans leur corps) ne se sont pas trompés sur les qualités d'authenticité de Nous avons gagné ce soir et les défauts d'affabulation de l'Air de Paris. Mais il existe des réactions bien regrettables, de la part de certains sportifs ou prétendus tels. C'est ainsi qu'il suffit qu'un film banal et même absurde sur le sport sorte à Paris pour que les journaux sportifs lui trouvent des qualités. Le raisonnement des rédacteurs en chef semble être alors le suivant: «Un film sur un thème sportif est un hommage au sport. Il convient donc de le louer !» Raisonnement simpliste, puéril et regrettable. Il conviendrait, au contraire, que ceux qui assistent à sa projection avec mission d'en rendre compte fussent très exigeants sur le fond et la forme, et, si le film est décevant, qu'ils ne craignent pas de l'écrire.

De plus, si le film les indigne parce qu'il dénonce certaines vérités bonnes à propager, pourquoi serait-il éreinté comme le fut Nous avons gagné ce soir? Ainsi, seul Jean Dumas, dans l'Aurore, eut le courage d'écrire en rubrique boxe, lorsque le film de Robert Wise sortit sur les écrans: Allez voir ce film ! Et, dans le paragraphe concernant la foule démente et sanguinaire groupée autour du ring: «Cette spectatrice hystérique qui crie: «Tue-le !» au futur vainqueur, et «Fainéant !» à l'homme groggy, vous l'auriez découverte avec un peu de chance, au Palais des Sports, le jour du match Stock-Charron, le 31 janvier, soir de paie. Vous y auriez vu plus sûrement encore ce jeune homme fiévreux accompagnant dans l'air les gestes de son favori» [1].

Et, pour conclure:

Stocker, boxeur brave et brave homme, matraqué, la main droite brisée par le gang, est ramassé par sa femme qui, tout heureuse de savoir qu'il ne peut plus boxer, le console ingénuement:

— Tu te feras manager...

«Celui-là, au moins sera honnête.»

[1] Le combat Stock - Charron, disputé en janvier 1949, fut le plus hideux de toute l'histoire de la boxe en France.

Cependant, tous les confrères de Jean Dumas trouvèrent le film invraisemblable et excessif. Son authenticité les gênait. Je suis bien certain, également, que le prix de revient du film de Robert Wise fut très au-dessous de celui de Marcel Carné. Et c'est aussi un aspect des choses très important !

L'Amour et la Haine

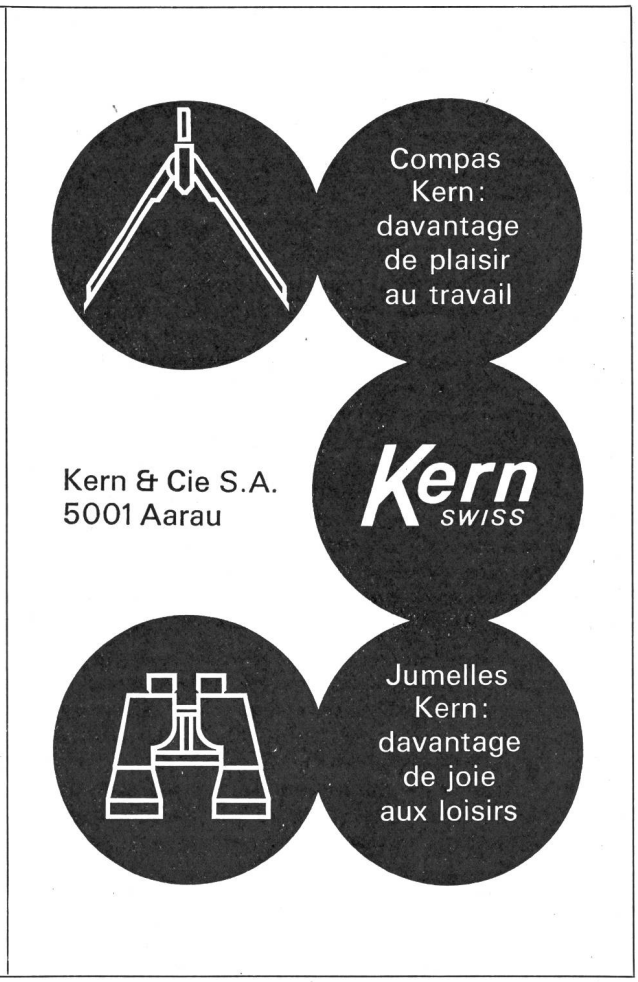
Se contenter de mentionner quelques autres films consacrés au pugilisme serait commettre une erreur. Gentleman Jim, je l'ai dit, est surtout une espèce de fresque à la gloire de Jim Corbett. On y trouve de l'amour et de nobles sentiments, et ils devaient exister à cette Haute Epoque où «l'escrime des poings» préservait la santé des boxeurs, quelle que fût longue la durée des assauts.

On peut lui opposer Somebody up there likes me, de Robert Wise (1957) qui devint en France Marqué par la Haine. Ce film était tiré de la biographie de Rocky Graziano, le champion américain d'origine italienne, par Rowland Barber. Paul Newman incarnait Graziano et la regrettée Pier Angeli celle qui allait devenir son épouse. L'histoire de ce film était une réponse à cette question: Pourquoi Graziano fut-il, sur le ring, un adversaire vraiment sauvage ?

Une enfance malheureuse, la délinquance juvénile, le pénitencier, la vie militaire: tout avait marqué Graziano. Le problème de tous les racismes qui sévissent en Amérique était également traité.

Il serait intéressant, certes, d'étudier les autres films, mais l'espace manque. Je citerai donc quelques titres pour la boxe: Requiem pour un champion (1963) de Ralph Nelson, avec Anthony Quinn, Jacke Geason et Mickey Rooney; c'est l'histoire de Mountain Rivera (A. Quinn) qui, après 17 ans d'une carrière sans éclat, menacé de cécité à la suite d'un combat perdu, en est réduit à se produire dans des assauts de catch... truqués.

Il serait injuste d'oublier ce film récent de François Reichenbach, Un cœur gros comme ça, dans lequel on voyait un jeune noir, Abdoulaye Faye, boxeur authentique, essayer de «faire une carrière» de pugiliste. Un cinéma-vérité assez décevant, et qui contrastait avec toutes les réussites incontestables de ce réalisateur.

Il est certain qu'un panorama des films sportifs fait constater immédiatement cette évidence: c'est la boxe que les scénaristes apprécient. Des réalisateurs comme Robert Wise, John Ford, Mark Robson et quelques autres sont revenus à plusieurs reprises sur ce sujet et l'ont éclairé de manière différente.

La boxe est-elle un thème facile ? Sans doute, mais les réussites, en ce domaine, sont à ce point «frappantes» que l'on peut se demander si désormais les gens du cinéma seront bien inspirés lorsqu'ils voudront décrire une fois de plus la vie et les aventures d'un boxeur. On ne fera plus Sang et Or, Marqué par la Haine et Nous avons gagné ce soir. En fait, on s'aperçoit que ce qui fait l'originalité de certaines de ces œuvres, c'est aussi la façon dont furent traitées les histoires sentimentales qui les accompagnaient ! Et quel metteur en scène ne serait pas tenté précisément, pour contrebalancer la laideur inhérente à ce milieu, d'utiliser quelques-uns des poncifs du roman à l'eau de roses ? (à suivre)